

LE CAHIER NOIR

F Mauriac

Août 1943

En août 1943, dans cette aube, il est bon de relire les notes écrites, il y a trois ans, au plus épais des ténèbres. Je rouvre « le Cahier noir » : voici d'abord, en marge des premières homélies du Maréchal, des balbutiements de rage:

Ce drame particulier à notre pays, cette fatalité qui lie le triomphe des principes traditionnels au désastre militaire et à la domination de l'ennemi...

Vous feignez de croire que le peuple exige la recherche et le châtiment des responsables, pour couvrir l'horrible nécessité de satisfaire la haine du vainqueur.

Et seriez-vous de bonne foi, [l' Histoire vous accusera d'avoir servi la vengeance de vos maîtres. D'avoir cherché à les gagner par une hécatombe... Mais n'espérez pas que les juifs crucifiés par votre police vous dispensent de payer le vainqueur jusqu'à la dernière obole.

Calomniateurs de la France, vous qui n'avez jamais triomphé que grâce à son humiliation et à sa honte ! Médecins qui profitez de ce que le malade est ligoté et matraqué, pour lui ingurgiter vos remèdes !

Ces échos de presse, chaque jour, où un confrère masqué me dénonce, me désigne d'un doigt tremblant...

La haine qui monte du cœur transpercé de Paris est silencieuse, mais son cri couvre tout de même le chuchotement horrible des salles de rédaction...

Paris, qu'un rédacteur de la Nouvelle Revue française nazifiée compare à « une pouffiasse qui s'étire péniblement, chaque matin, après une nuit obscène... ». Paris dépossédé de lui-même, désert, noir et comme écartelé - plus sublime qu'il ne fut jamais ! - veillé par le chasseur Orion durant les nuits de cet hiver féroce...

Et puis l'apaisement se fait en même temps que renaît l'espérance ; les balbutiements du « Cahier noir » deviennent des phrases liées : retour vers le passé d'une conscience

qui s'examine :

«Q u'il y a longtemps que je n'avais été seul ! Cette sorte de bourdonne- ment autour de ma personne, où les attaques même renforçaient la louange, s'est interrompu enfin ! Aujourd'hui les pires outrages s'anéan- tissent dans le grand silence d'après le cyclone. Ceux qui m'insultent sont aussi ceux qui crèvent de joie parce que la République est morte (parce qu'ils croient qu'elle est morte). Observe-les : Chacun tire à soi le désastre. Les prophètes de malheur montent au Capitole avec le conquérant dont ils avaient annoncé - préparé - la venue. Ils cèdent à l'euphorie d'avoir eu, en apparence, raison, - raison pour un peu de temps...

Mais quoi ! les armes ne décident rien dans un débat d'idées. Notre victoire de 1918 ne prouvait pas que les démocraties eussent raison, ni notre défaite de 1940 qu'elles soient coupables. La technique qui les a vaincues assurera un jour leur triomphe.

Et nous aussi, du fond de l'abîme, nous crions que l'événement nous jus- tifie. La séparation de la politique et de la morale que nous dénoncions de toutes nos faibles forces a couvert, et continue de couvrir, le monde entier de sang. Machiavel est le père du crime collectif; il le prépare et l'orga- nise ; il le légitime, le justifie, le glorifie. Certes cet assassin éternel ne se trouve pas toujours dans le même camp ; nous ne sommes pas si phari- siens que de le prétendre ! Mais nous savons de quel côté il sévit en Europe depuis douze ans, - avec quelle furieuse virulence.

Nous ne rougissions pas d'avoir voulu que cette loi morale qui régit les rapports individuels règne aussi entre les nations. Nous n'étions pas naïfs au point de croire que Machiavel pût jamais être tout à fait vaincu en nous et autour de nous. Nous nous souvenions, dans le *Second Faust*, de cette méditation sur le champ de bataille de Pharsale : « Combien de fois s'est- elle renouvelée cette lutte, songe Goethe ; elle se renouvellera toujours et de tout éternité : nul ne veut céder l'empire à l'autre. » Nous nous rendions à cette évidence. Mais il nous suffisait que l'Europe tâtonnante avançât vers un monde où Machiavel aurait pu être dans une certaine mesure dominé, grâce à l'organisation de la force au service de la justice. C'est assez de la patience de quelques hommes obstinés qui rament à contre- courant pour tenir Machiavel en respect...

Notre malheur, ce fut de naître à la vie publique, au lendemain de l'autre guerre, lorsque l'Europe semblait avoir pris en dégoût la liberté. Qu'il a paru démodé, tout à coup, en 1919, ce vieux pays saigné à blanc pour une cause à laquelle les peuples ne

croyaient plus ! Je me souviens d'avoir fait rire des garçons, vers ce temps-là, en leur citant le mot orgueilleux par lequel Saint-Just achevait son projet de Constitution : « Le peuple français vote la liberté du monde ! »

Nous avons mis du temps à reconnaître que cette foi en la liberté s'était éteinte au cœur des nations. Un de nos amis pourtant l'a découvert et l'a proclamé, alors que les noms de Mussolini et de Hitler n'avaient pas encore retenti sur l'Europe. Le 1er septembre 1919, Jacques Rivière, au sortir d'une longue captivité, écrivait dans *la Nouvelle Revue française* : « Il n'est pas bien sûr que le monde ait besoin de cette liberté que nous lui avons acquise au prix de si monstrueux sacrifices. Il n'est pas bien sûr que la liberté soit aujourd'hui son vœu le plus cher, l'aliment dont il ait le plus faim. On peut en douter. On est en droit de s'inquiéter s'il n'aurait pas par hasard de tout autres appétits. Il semble bien que la demande en matière de liberté soit, pour l'humanité prise dans son ensemble, de beaucoup en dessous de l'offre que nous lui en faisons. Il est à craindre que le marché ne soit pas du tout ce que nous avons supposé. Nous risquons fort de rester avec notre stock sur les bras... »

Jacques Rivière est mort trop tôt pour savoir qu'il était un étonnant prophète. Il a fallu, pour que ressuscitât l'amour de la liberté au cœur des peuples, l'épreuve du bâillon et du carcan, le massacre de races entières, la déportation de la classe ouvrière européenne, des supplices d'enfants, une horreur inconnue depuis les Assyriens. De nouveau la France a *son mot* à dire. Son mot : Liberté.

Un autre malheur : c'est un fait que jamais l'individu ne nous paraît plus médiocre qu'à ce moment de notre histoire, entre les deux guerres. A en croire Nietzsche, l'individu n'est devenu fort que dans les circonstances inverses de celles où notre civilisation libérale se complaisait. Que lui répondre ? *Oserions-nous soutenir que la démocratie occidentale a sauvé la dignité de l'homme, dont elle se fait aujourd'hui le champion ?* Prolétariat : millions d'esclaves dont la Maçonnerie, et le grand Patronat, et chacun de nous, bourgeois, avons crevé les yeux et qui tournaient pour nous la meule, coûte, c'est-à-dire par mille moyens infâmes, de la détresse générale... On ne pense qu'à soi, et puis à soi, et toujours à soi... »

Nous ne nous crevons pas les yeux; nous mesurons l'être humain d'un regard lucide ; mais cette clairvoyance même nous met en garde contre la facilité du mépris : au-delà d'une fausse élite et de tout ce qui grouille à la surface, elle nous aide à découvrir ceux

qui ont choisi de s'immoler. Après tout, sur la scène demeurée vide, le prince du chiqué et de la boursouflure,

M. de Montherlant presque seul exhibe son numéro. Dans le grand silence d'après le désastre, nous n'entendons plus guère que Matamore qui fait le brave contre Dieu. Pour quelques écrivains français qui à Weimar se tinrent au garde-à-vous devant le docteur Goebbels, pour quelques peintres et sculpteurs qui ne comprirent pas que ce qu'ils incarnent dépasse infiniment leur médiocre personnage, et qu'ils allaient humilier devant l'ennemi des siècles de l'art le plus illustre, pour ce honteux petit troupeau, combien de femmes et d'hommes risquent leur vie, souffrent et meurent sous le feu des pelotons !

Ne cédon pas à la facilité du mépris - ne cédon pas surtout à la facilité du désespoir. En juin 40, à la première page de ce « Cahier noir », j'écrivais un mot de Grimm : « La cause du genre humain est désespérée... » Proclamons notre foi en cette cause perdue. Le vieux Gœthe, au seuil de son éternité, ne voulait plus donner un regard ni une pensée à la politique de ce monde, à ce qu'il appelait « un brouillamini d'erreurs et de violences... » Ce brouillamini est notre affaire propre ; il nous concerne et nous serons des lâches si nous cédon à cette autre facilité : celle du détachement.

Même les chrétiens, ce n'est pas ce détachement-là qui leur est proposé. Le Dieu qu'ils servent, ce Dieu qui leur a donné un cœur capable de le connaître et de l'aimer, s'est si peu détourné de la sanglante histoire des hommes qu'il s'y est engouffré : « Et le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous. » De sorte que bien loin qu'ils aient le droit de fuir les hommes en Dieu, il leur est enjoint de retrouver Dieu dans les hommes. Qu'ils le cherchent d'abord et qu'ils le trouvent dans ceux qui souffrent persécution pour la justice, chrétiens ou païens, communistes ou juifs, car de ceux-ci, la ressemblance avec le Christ est en raison directe des outrages qu'ils endurent : le crachat sur la face authentifie cette ressemblance.

Se tenir au-dessus de la mêlée ? Regarder de haut les multitudes torturées ? En tout cas, pas de plus haut que la croix. Il faut demeurer à la hauteur du gibet, - et nous savons que celui où le Christ rendit l'esprit était très bas puisque les chiens souvent dévoraient les pieds des esclaves crucifiés.

Non pas malgré leur foi, mais à cause de leur foi, que les chrétiens de toutes confessions demeurent donc en pleine mêlée. La main dans la main nous y avancerons

avec eux - contre les désirs, contre les passions du plus grand nombre : à contre-courant - qui pourrait en douter? Le progrès de l'espèce humaine n'est qu'un mythe : il n'existe pas en dehors du cœur des hommes de bonne volonté. Il n'est pas une fatalité historique. L'immense espérance dont s'enivraient nos pères en 1789, il est trop vrai que nous en avons bu la dernière goutte.

« Le bonheur est une idée neuve en Europe... proclamait le jeune Saint-Just. Un siècle et demi après que cette parole eut été prononcée, nous savons que le bonheur en Europe est une illusion perdue. Pour accomplir les desseins de Machiavel, les peuples sont brassés et déportés, des races entières sont condamnées à périr. A quel autre moment de l'histoire les bagnes se sont-ils refermés sur plus d'innocents ? A quelle autre époque les enfants furent-ils arrachés à leurs mères, entassés dans des wagons à bestiaux, tels que je les ai vus, par un sombre matin, à la gare d'Austerlitz? Le bonheur en Europe est devenu un rêve impossible, sauf pour les âmes basses. Non, il ne s'agit plus de bonheur ; il s'agit de faire front contre ce Machiavel dont, même après l'écroulement de l'Allemagne, aucun peloton d'exécution n'interrompra les crimes ; car il est tapi et agissant dans des millions de consciences, et en France même. *L'Action française, Gringoire, Je suis partout* y trouvent des lecteurs innombrables, - et ce sont les plus forts, les riches, les malins.

La postérité de Machiavel, et c'est ce qui fait sa force, ne doute pas d'être d'accord avec les lois éternelles de l'espèce. Nous faisons figure à ses yeux de songe-creux et de tartufes. A elle seule appartient le réel. Il est significatif que dans cette *Anthologie de la Nouvelle Europe*, où M. Alfred Fabre-Luce a réuni les textes essentiels, fondements des idéologies totalitaires, figurent en bonne place les fameuses maximes de René Quinton : « *La Nature aime la lutte et la mort. La guerre rend les hommes à leur fin. native. La guerre est l'état naturel des mâles. La première mission des mâles n'est pas de se reproduire mais de s'entre-tuer. La nature crée des espèces, elle ne crée pas des êtres. C'est le propre de l'individu de s'abuser sur sa destinée et de croire qu'il est né pour soi-même...* »

Que notre espérance, à certaines heures, ait été déconcertée par cette création féroce, à quoi bon le nier? Ce n'est pas le silence des espaces infinis qui m'effraie, c'est l'implacabilité de cette destruction indéfinie.

Mais nous avons fait notre choix ; nous parions contre Machiavel. Nous sommes de ceux qui croient que l'homme échappe à la loi de l'entre-dévorement, et non seulement

qu'il y échappe, mais que toute sa dignité tient dans la Résistance qu'il lui oppose de tout son cœur et de tout son esprit. Non, l'esprit humain ne s'abuse pas sur sa destinée. Non, il ne se trompe pas en protestant que la condition des termites et des fourmis ne l'éclairé en rien sur la sienne. N'y aurait-il eu au cours des siècles, en un bref intervalle de temps et d'espace, qu'un seul mouvement de charité, la chaîne sans fin des dévorants et des dévorés en eût été à jamais rompue... »

Ici j'interromps les extraits du « Cahier noir » qui tourne à mon gré un peu trop au rose. Dans ce monde meurtrier, l'adversaire de Machiavel n'est-il pas voué au destin du gibier ? N'a-t-il pas une vocation de victime ? Comme si j'oubliais le vainqueur, et quel géant nous couvre de son ombre et presse la petite France entre ses deux paumes... Pour lui tenir tête, ne nous condamne-t-il pas à devenir semblable à lui ? Même battu, ne nous imposera-t-il pas de mourir à nous-mêmes, pour nous recréer à son horrible ressemblance ? La Force au service de la Justice, la Liberté protégée par la Force, imposée par la Force... Nous savons comment nos pères de 1793 se sont tirés de cette contradiction. Je crains de proposer à ceux qui m'écoutent une délicatesse qui ne pardonne pas. Nos jeunes scouts commencent à se douter que le monde sombre de la Chute est une jungle où se paye cher le plaisir de jouer au Robinson et de danser, le soir, < l'innocentes rondes autour d'un feu de la Saint-Jean. Mais d'abord s'arracher à l'étreinte du géant, écarter ses mains de notre gorge, son genou de notre poitrine... Il sera temps alors d'apprendre comment un peuple libre peut devenir un peuple fort, - et un peuple fort demeurer un peuple juste.